

Contribution à la connaissance des savoirs endogènes dans les sociétés zarma-soney

Contribution to the knowledge of endogenous knowledge in Zarma-soney societies

*Mamoudou DJIBO, Ph.D.
Département d'Histoire, Faculté des Lettres et
Sciences humaines
Université Abdou Moumouni de Niamey*

Résumé

La société zarma-soney est héritière d'un riche passé. Elle a produit des organisations sociales et politiques qui ont durablement marqué l'histoire du Soudan central et occidental. Ce rayonnement politique et administratif a permis des brassages et un développement culturel sans précédent dont les Zarma-Soney actuels sont les héritiers. Dans ce dispositif, les « savoirs endogènes » occupent une bonne place. Généralement spécifiques à des groupes particuliers qui se les transmettent de manière exclusivement « interne », ce sont des savoirs enseignés par des groupes de corps de métier, des clans ou des groupes de croyance. Nous proposons de partir de l'examen des « savoirs endogènes » dans les sociétés zarma-soney pour tenter de cerner l'apport de la culture dans la compréhension du monde contemporain.

Mots clés : Traditions, Cultures, Sociétés zarma-soney, Savoirs endogènes

Abstract

Zarma-soney society is heir to a rich past. It has produced social and political organizations that have left a lasting mark on the history of central and western Sudan. This political and

administrative influence allowed for unprecedented mixing and cultural development, of which the current Zarma-Soŋey are the heirs. In this arrangement, “endogenous knowledge” occupies a good place. Generally specific to particular groups that transmit them to each other exclusively “internally,” this is knowledge taught by trade groups, clans, or belief groups. We propose to start from an examination of “endogenous knowledge” in Zarma-soŋey societies in an attempt to identify the contribution of culture in understanding the contemporary world.

Key words: Traditions, Cultures, Zarma-soŋey Societies, Endogenous Knowledge

Introduction

Il est connu de tous que l’Afrique, malgré ses innombrables ressources, est fondamentalement confrontée à un problème de développement. En plus de cette situation de « non-développement », elle fait face, en ce début de 21^è siècle, à de nombreux défis notamment aux plans de la sécurité, des productions et de l’alimentation, de l’environnement mais surtout de l’éducation. Sa jeunesse, fer de lance de tout développement, semble ne pas pouvoir se retrouver dans un monde difficile à cerner et auquel elle ne comprend pas grand-chose. Manifestement sans repères et incapable de trouver des réponses appropriées aux multiples préoccupations du moment, cette jeunesse s’interroge sur l’avenir d’un monde si compliqué et aux multiples facettes, inaccessible et inhibiteur. Cela pose une préoccupation de survie des sociétés africaines, alors que les crises s’y multiplient en se complexifiant et que la réflexion sur le développement est en panne. Si l’école importée, présentée jusqu’ici comme la panacée du développement et de la compréhension du monde, ne peut être d’aucun secours probant, comment, dans ces conditions, ces sociétés peuvent-elles s’insérer dans le mouvement du monde moderne ?

A priori, le recours à la culture et aux traditions peut contribuer à la compréhension de ce monde si complexe et à la capacité d’agir sur les problèmes qu’il pose. Il faut, en effet, pour les jeunes, chercher à se connaître, à connaître leur environnement physique et immatériel à travers le passé de leur peuple fait d’images, de constructions, de gloires, d’épreuves et de valeurs. Pour rendre explicite une telle approche, il faut examiner les « savoirs endogènes » et s’interroger sur le rôle de la culture dans des sociétés, encore majoritairement sans écriture, confrontées au double défi de la mondialisation et de l’acculturation.

Pour rendre l’analyse possible, nous proposons de partir de l’examen des « savoirs endogènes » dans les sociétés zarma-soṅey et tenter de cerner ce que peut être l’apport de la culture dans la compréhension du monde contemporain.

1. Généralités sur la culture

La culture peut être entendue comme l'ensemble des structures sociales et des manifestations artistiques, religieuses, intellectuelles qui définissent un groupe humain, une société par rapport à une autre. Cela renvoie à l'ensemble des créations, des croyances, des pratiques élaborées au fil des siècles de vie commune et partagées par un groupe humain faisant société et qui lui donnent son caractère particulier et une identité propre. La tradition est le « véhicule » des valeurs d'une culture (doctrines, contes, légendes, mythes, cosmogonies, coutumes et autres créations) qui sont transmises d'une génération à une autre, qui constituent les repères sociaux, en termes de vertus, normes, interdits et autres. Transmise de génération en génération, la tradition perpétue ainsi la manière d'être, d'agir ou de penser de ce groupe social. C'est par elle que le groupe concerné construit son propre système explicatif de son passé et de celui de ses voisins immédiats, de ses activités (politiques ou économiques) ou du comportement de ses membres (mentalité, religion, vie en société, etc.), pour peupler d'images et de références son identité : la tradition est donc l'école de la vie sociale.

Cette identité, pour tout groupe social, se construit d'abord autour du legs du passé commun aux membres dudit groupe, pour nourrir et renforcer leur sentiment d'appartenance à une même communauté humaine, pour forger, en chacun, la volonté du sacrifice, l'obligation de solidarité et le désir de vivre ensemble, nécessaires à la cohésion sociale et au progrès.

Prises ainsi, la culture et la tradition, qui la transmet, sont fondamentales dans la vie d'un groupe humain, particulièrement pour les sociétés sans écriture. La société zarma-soney est héritière d'un riche passé. Elle a produit des organisations sociales et politiques qui ont durablement marqué l'histoire du Soudan central et occidental. Ainsi, de Gungia (Koukia, Bentia ou Lentia), l'Etat soney des Za (qui a donné Zarma) s'est emparé de Gao (vers 1009) et, sous l'impulsion de dynastes comme Sonni Ali Ber puis Askia Mohamed, a étendu son contrôle politique à Tombouctou et bien au-delà, pour rayonner jusqu'en Aïr, aux Etats hausa (du Gobir, du Zanfara et du Kabi),

au Borgou et ailleurs. Ce rayonnement politique et administratif a permis des brassages et un développement culturel sans précédent dont les Zarma-Sonjey actuels sont les héritiers.

Les bons souvenirs que véhicule la culture doivent, au lieu de simplement enflammer l'imagination des jeunes, élargir leur horizon intellectuel, approfondir les sympathies, renforcer les certitudes et les solidarités, instruire et édifier chaque génération, pour l'encourager à croire qu'elle peut bâtir sur le passé pour progresser, à travers des principes moraux à partager.

Dans ce dispositif, les « savoirs endogènes » occupent une bonne place. Généralement spécifiques à des groupes particuliers qui se les transmettent de manière exclusivement « interne », ce sont des savoirs enseignés par des groupes de corps de métier, des clans ou des groupes de croyance. On peut, citer, par exemple, que le secret du feu et du métal n'est connu que par les forgerons initiés ; celui de la brousse n'est connu par les chasseurs et autres praticiens entre lesquels il est formellement et enseigné, tout comme le secret de l'eau pour les *Sorko*, les *Kara* et le *Do*¹ et, ainsi de suite. Le savoir, et les pouvoirs qui lui sont liés, se transmet ainsi, de manière endogène avec, cependant, le risque d'une rupture dans la chaîne de transmission.

Ici, la « salive » prend une autre dimension. Elle n'est pas seulement ce liquide qui mouille la bouche mais porteuse de la « parole » mystique et ésotérique, dans un silence profond, dans des balbutiements à peine audibles (constatables seulement par des mouvements de lèvres) ou même une psalmodie de mots à peine décryptables². C'est par la parole qu'est dit, ce qui doit conjurer le mauvais sort, qui doit guérir contre le mal ou protéger. C'est par elle que la fortune (la chance) est sollicitée. C'est, dans ce même registre qu'il faut inscrire les « savoirs » des cultes traditionnels et des sociétés secrètes, à travers des rites familiaux et/ou communautaires.

¹ Les *Sorko*, les *Kara* et les *Do* sont des sous-groupes du grand groupe social sonjey dont la caractéristique fondamentale est leur relation avec l'eau, le fleuve Niger dont on dit qu'ils en sont les « maîtres ».

² On parle parfois, indistinctement, de « salive » (« yollo »), de « bouche » (« me ») ou de « langue » (« dene ») et on associe parfois « salive et bouche » (« me-yollo » ou « langue » et « parole » (« de-ne-senni »).

Les traditions doivent enseigner des valeurs comme la patience, patience dans la lutte de l'homme pour conquérir la nature, pour organiser le gouvernement de la société, pour venir à bout des mille problèmes qui le menacent au quotidien. A travers les créations culturelles (comme les contes, légendes, mythes et autres), elles doivent inculquer la patience devant les erreurs des hommes, la malice de leurs entreprises, les échecs de leurs institutions, l'écroulement de leurs espoirs et de leurs ambitions. Elles doivent surtout, inculquer l'humilité, la raison, la solidarité, le courage, l'honnêteté, les vertus du travail, de l'amour, l'altruisme et le don de soi au profit de la collectivité.

2. Quelques éléments constitutifs des traditions zarma-soṅey

C'est par les traditions orales que sont véhiculées les valeurs culturelles et l'information « historique » sur le groupe et les groupes humains voisins. Elles véhiculent, depuis des siècles, une masse d'informations par lesquelles se fait la formation des jeunes.

Les traditions, fondamentalement orales, regroupent l'ensemble des productions et des créations culturelles qu'un peuple a développées à travers l'espace et le temps, tout au long de son existence, pour s'expliquer des situations (comme l'origine du groupe, du village, des lignées dirigeantes, des alliances avec d'autres groupes), pour éduquer et socialiser les membres de la communauté (morale sociale), pour indexer les « ennemis » du groupe, pour tourner en dérision un groupe ennemi ou dissident ou, tout simplement, pour expliquer des faits ou des situations en relation avec leur histoire. Cette somme de l'expérience sociale du groupe s'exprime à travers des mythes, des contes, des légendes, des épopées, des généalogies, etc.

Le mythe est un type particulier de récit sur des histoires de dieux, de héros, d'ancêtres ou d'animaux. A la différence des contes qui sont des inventions, les mythes sont reconnus comme vrais par les sociétés qui les racontent. Même si leur contenu est manifestement fictif, au niveau du groupe social, l'adhésion est entière et sans

équivoque, surtout lorsqu'ils sont transmis systématiquement au cours des rites d'initiation pour enseigner sur la création du monde, l'apparition des humains, l'origine de leurs liens avec certaines espèces animales et la nature en général, la constitution ou la différenciation des éléments qui composent le groupe, l'apparition des inégalités de divers types, l'origine de la vie, de la mort, des maladies et la définition des rapports avec le monde surnaturel (mythe de Harakoy Dicko), etc. Mais, la forte islamisation de la société zarma-soŋey a étouffé ce type de récit en ramenant tout à un Dieu unique, créateur et gérant de l'univers.

Le mythe enseigne comment quelque chose est né pour établir une liaison du temps historique (saisissable) avec le temps primordial (insaisissable) et donne à la narration des origines une valeur de paradigme (exemple, modèle, etc.) pour le jeune : voilà comment les choses ont été fondées à l'origine, et elles sont encore aujourd'hui de la même façon. Il n'a pas pour fonction de répondre à une curiosité particulière de type scientifique. Sa fonction sociale est d'expliquer, de justifier, de renforcer, de codifier les croyances et les pratiques qui constituent les ressorts de l'organisation sociale.

La légende est ce type de récit populaire à caractère merveilleux, suffisamment accrédité dans l'opinion où les faits, parfois réels, sont transformés (déformés, amplifiés) par l'imagination populaire, la partialité ou par l'invention poétique essentiellement pour l'embellir. C'est une forme d'expression plus récente, par rapport au mythe, que l'on peut situer dans le temps à partir de recoupements extérieurs contemporains, antérieurs ou postérieurs.

Parfois, la légende renvoie à un ancêtre commun à tout le groupe dont l'existence n'aurait pas été possible sans celui qui s'est sacrifié pour lui. C'est le cas de Mali Béro pour les Zarma dont la légende, pour mieux convaincre, est assaisonnée à la fois de la bravoure face à un peuple oppresseur (les Peulhs ou les Touareg) et, surtout, de la magie qui rend tout possible³ et qui donne une allure et un statut particuliers à l'existence de l'ancêtre et à son aventure unique dans l'histoire du groupe. Mais, à la différence du mythe qui

3 Le fond de grenier magique qui s'est envolé de Mellé pour atterrir à Sargan, au Zarmaganda.

donne une version sur l'origine de l'homme, en tant qu'être premier, ou du groupe originel, la légende cherche à justifier l'origine ou le fondement d'une dynastie, d'une aristocratie, d'un pouvoir ou la cause d'une défaite ou d'une alliance (la version de « *wazi* »).

L'épopée est, quant à elle, toujours développée autour d'un fait historique réel. Plus littéraire, elle est généralement construite autour d'un individu qui a marqué son époque, son groupe social ou son pays : c'est un héros qui a véritablement vécu dont le souvenir est digne de mention pour servir de modèle, de référence sinon de repère pour l'ensemble du groupe social. Mais la description de ses hauts faits est habituellement embaumée, embellie, grossie et « sucrée » : rien dans le récit ne doit entamer sa prestance (sa beauté), son courage, sa bravoure, sa ruse ou son habileté guerrière ; aucune omission ne doit, dans la narration de ce qu'il fut, donner l'impression d'une tache ou évoquer une zone d'ombre dans ce qu'il fut : Boubacar Louloudjo, Babatou, Issa Korombé⁴ ont ainsi réellement existé même s'ils n'ont pas été exactement ce que disent d'eux les récits développés autour de leurs vies.

Une cosmogonie est un récit englobant tout, expliquant la formation de l'univers et des objets célestes (eau, air, terre, animaux et l'homme). A l'inverse d'autres peuples pour lesquels cette forme d'expression est la seule référence pour faire le lien entre la nature et les hommes, entre l'ancêtre fondateur et les éléments du milieu qui y ont favorisé ou gêné son installation, la forte islamisation de la société zarma-soṅey y a « effacé » ce type de récit. Par exemple, les Zoulou, pour se distinguer des autres peuples et signifier, par la même occasion, leur ambition de supériorité, disent être venus du ciel⁵.

Les proverbes et dictons permettent, à travers des tournures, des alliances de mots et autres effets de style, de faire réfléchir sur un problème ou une situation, de comprendre par soi-même ce qui sied, de passer un message codé, de recevoir publiquement une confiance, de défier d'autres en rhétorique. C'est la « matière »

⁴ *Tout comme Hama Bododji Paté, Doulla Gorbadike, Bakardjan, etc. sous d'autres cieux.*

⁵ « *a ma zoulou* » = « *ceux qui descendent du ciel* » !

pour maîtriser la langue dans la profondeur et à travers ses subtilités. Ils deviennent des sages des nations quand ils ont une portée et une signification universelles.

Le cousinage à plaisanterie⁶ est « ... *un jeu populaire qui met en scène, dans un cadre interactif bilatéral, des personnes appartenant respectivement à des communautés distinctes qui vont des ethnies aux familles en passant par des tribus, des clans, des castes, des confessions religieuses, etc.* » (Barké A., 2012 : 7). Bien plus, c'est « ... *surtout un mode de rapports sociaux qui semble bien indiqué pour pérenniser les liens intra et intercommunautaires et interprofessionnels. Il est un lien à plusieurs dimensions parmi lesquelles : (la dimension) familiale, intracommunautaire, intercommunautaire et interprofessionnelle* » (Madougou B., 2012 :15) ou, mieux encore, « ... *un système de valeurs qui lie des communautés différentes dans un réseau de relations non formelles, sans référence aux règles modernes de gestion des rapports sociaux et de la vie commune* » (Madougou B., 2012 :18).

Elle trouve ses fondements dans le passé commun des différents éléments du groupe social, ou des groupes « parents », c'est-à-dire dans certains événements historiques ou mythiques qui, dans le passé, les ont rapprochés ou opposés (Roufai A. 2012 : 142). Les contextes de vie ont, en effet, souvent conduit à des pactes de sang versé par l'une des parties pour soutenir, défendre ou même sauver l'autre et aboutir à des alliances de guerre, à des dettes morales ou de sang. Ce souvenir ou cette reconnaissance d'une magnanimité au regard de certains actes posés (sauvetage, générosité, assistance, pardon face à un acte commis, etc.) marquent ainsi de manière indélébile les relations dans une société où l'ingratitude était proscrite. Mais, les contextes de vie ont, parfois aussi, scellé des pactes de lait à partir de relations matrimoniales ou d'adoption⁷. Ce qui est alors légué à la postérité devient, « ... *un système d'unité et de solidarité fondé sur un faisceau de relations ...* » (Issa Daouda A.

⁶ Aussi désignée parenté plaisante, cousinage à plaisanterie, alliance à plaisanterie, relations à plaisanterie, etc..

⁷ Par une mère qui aura allaité l'ancêtre ou le héros du groupe, comme cela fut le cas pour l'Askia Mohamed, fils de Kassèye, nourri du lait de la servante du Borgou (nord Bénin actuel).

A., 2012 : 219).

Les Zarma-Sojey sont ainsi, au minimum, les cousins à plaisanter des Touaregs, des Gourmantchés (Niger, Burkina Faso, nord-ouest du Bénin) et des Gobirawa (Niger et Nigeria)⁸, des Peulhs-Silantchés (Niger-Mali) et des Gourinsi (Burkina Faso, Togo et Ghana)⁹ qui sont « cousins » aux Dagomba du Ghana. Au sein-même du groupe, cette relation existe entre beaux-frères, belles-sœurs, entre grands-parents et petits-enfants, entre cousins et cousines et entre certaines castes (entre *borcin* et *bagna*, par exemple), entre sous-groupes ou clans (les Kallé et des Gollé) et, souvent, entre familles au sein du même clan, etc.

Le cousinage à plaisanterie « ... *transcende les frontières de la parentèle, celles des âges, du village, de la contrée, des catégories socioprofessionnelles (...) et des nouvelles hiérarchies sociales qui s'élaborent ...* » (N'Diaye, 2012 : 103) pour servir de « porte d'entrée » pour des échanges entre personnes qui se rencontrent sans se connaître auparavant, entre individus qui s'ignoraient ou qui se craignaient jusqu'alors. Ils peuvent ainsi communiquer, briser le mur de la méfiance et du doute, éclairer l'opacité aveugle du préjugé, démasquer ou déjouer d'éventuelles intentions malsaines réciproques, découvrir la réelle nature humaine de l'autre et donner une chance à une entente probable. Avec le temps, cette entente finit par devenir une complicité entre deux personnes. En s'étendant à leurs familles respectives et à leurs clans, cette complicité essaime en ramifications sociales utiles dans la gestion des crises.

Elle intervient à tous les moments de la vie, dans toutes les activités sociales pour mettre en rapport deux individus ou des hommes en communauté, que ce soit à l'occasion d'une cérémonie, dans les relations commerciales, dans les demandes et célébrations des mariages, dans les compétitions (lutte traditionnelle, concours de beauté, concurrence chez une fille), etc. Ainsi, à l'occasion des baptêmes et des mariages, il est une obligation inflexible de

8 *Les trois premiers sont aussi parents entre eux !*

9 Le nom « gurinsi » dériverait de l'expression « guru si dii » (« invulnérable au fer ») par laquelle ce peuple flattait par admiration les guerriers zarma de Babatou qui les auraient délivrés de la tutelle des Mossi.

désintéresser tous les cousins à plaisanterie, même absents, qui se font intransigeants dans la réclamation de leur « dû ».

En lieu et place de l'adversité aveugle, de la rivalité méchante ou de la concurrence effrénée que véhicule la compétition impitoyable du monde moderne, la parenté à plaisanterie véhicule un autre principe : au lieu de chercher à se neutraliser, des parents en jeu doivent chercher à se surpasser mutuellement, dans une saine émulation. Une expression zarma illustre bien cette nécessité de continuer à avoir un cousin à plaisanter au risque « *d'avoir une bouche qui pue* », faute d'avoir l'occasion de la « rincer » en attaquant l'autre !

3. Les structures et canaux de transmission de la culture

3.1. Éducation familiale

L'éducation commence d'abord dans la famille. Elle se complète ou se parachève hors de la maison familiale, avec le contact et l'action des différents membres du groupe social.

La famille doit inculquer un bon comportement, une bonne éducation à l'enfant pendant que son esprit est encore en formation. Quand un chef de famille éduque bien ses enfants à la maison, il peut étendre cette expertise hors de chez lui, dans le groupe social, la société zarma-sonjey autorisant l'aîné, quel qu'il soit, à intervenir hors de chez lui auprès des enfants du quartier ou du village sans aucun risque de protestation de qui que ce soit.

3.2. Les éléments des cultures nationales

Les souvenirs des « *bogu* », les travaux collectifs, rappellent que l'union fait la force et que tout membre du groupe social, dans l'incapacité ou le désespoir, sait pouvoir compter sur le reste de la communauté pour être soutenu dans les difficultés des travaux de production ou de disette. L'organisation des battues (de chasse) et de pêche collective et les fêtes traditionnelles sont également des activités qui participent à cette éducation à la solidarité et à la cohésion sociale, à cet apprentissage qu'ensemble, tout est possible et plus facile à réaliser, même pour soulever des montagnes, chacun étant conscient que la division affaiblit et expose à la défaite, du

moins à l'insuccès.

3.3. *Les rites familiaux et/ou communautaires*

C'est à cette dynamique de groupe, au partage des expériences, du bonheur et/ou des moments de souffrance que préparent également les rites d'initiation (comme la circoncision, le « *gosi* ») et les cérémonies de « consultation » (comme le « *yenandi* », « *hari jwarey* », etc.). Cela crée des solidarités (des « promotions ») de classe d'âge (« *wade-wadda* »), de « *kotom* »¹⁰ et autres alliances de diverses natures (mariages interethniques, tabous, etc.) entre des individus qui se doivent respect mutuel et assistance réciproque, ce qui contribue largement à l'établissement de bonnes relations sociales et à la facilitation d'un dialogue intra et intercommunautaire.

Avant la monétarisation de l'économie, la culture zarma-soney avait secrété et institué de fait une solide interdépendance sociale entre les groupes de métier. Ainsi, le forgeron qui produit les armes et les outils aratoires et utilitaires est « exempté » du travail des champs ou des rizières, occupé toute l'année à fabriquer et à réparer les moyens qui rendent les productions agricoles possibles. L'agriculteur lui doit, en retour, les grains nécessaires à son alimentation, comme « monnaie » d'échange de son art. Il en est de même pour l'éleveur qui, occupé, toute l'année, à fumer les champs, à conduire au pâturage et à surveiller les animaux des agriculteurs, est assuré de sa récompense en produits agricoles, immédiatement après les récoltes.

Toutes ces relations se renforcent et se consolident avec les brassages découlant de la cohabitation apaisée par les obligations réciproques et les mariages mixtes.

3.4. *Les leaders locaux d'opinion et les groupes d'influence*

Les chefs de quartier, de village et de canton, les chefs de terre, de la brousse, du fleuve, etc. comptent aussi dans la chaîne de transmission des valeurs culturelles zarma-soney. Par leur autorité morale

¹⁰ *Se considèrent « kotom », tous les individus possédés par un même holley.*

et/ou de coercition ils peuvent agir pour calmer des situations troubles, pour démêler les « casse-têtes » sociaux, pour sanctionner les fautes ou les violations ou pour rassurer face à des inquiétudes.

Les griots

Les griots généalogistes, particulièrement, et même les troubadours (« *gaula* »), « ... se servent des excès de langage et des critiques acerbes comme moyen pédagogique pour éduquer le public, faire des éloges (...), *exprimer leur admiration ou leur sympathie* » (Niang, 2012 : 123). Ils ont le loisir de dénoncer le paresseux et le pingre en les tournant en dérision et de rappeler les mauvais actes dont il faut éviter la reproduction. A l'inverse, ils célèbrent les actes nobles, les prouesses et habiletés, le mérite du travailleur et la générosité qui les nourrit.

Le griot rappelle, pour mieux les mettre en exergue, les hauts faits de chaque lignée, dénonce les lâchetés des uns, les trahisons des autres afin de rappeler leur nocivité pour le groupe. En évoquant les événements du passé, il enseigne ce qui lie les familles et les groupes, comme pour rappeler les pactes scellés entre les ancêtres et les risques que peuvent encourir leurs descendants qui ne les respecteraient pas ou qui en viendraient à les violer : « *le griot est la mémoire ou le témoignage des pactes ancestraux entre les communautés ...* » (Talibi H. M., 2012 : 68).

Seul membre de la communauté à pouvoir dire, sans crainte, la « vérité » au chef ou à lui faire remarquer ses erreurs, il est investi de l'audace morale pour dire cette vérité à n'importe quel autre membre du groupe social. Cela lui est d'autant plus facilité que le chef peut lui demander expressément de prendre la parole pour dire ce qui fût ou qui se doit, pour rafraîchir les mémoires éventuellement « surchauffées » par les disputes ou les incompréhensions. Sa connaissance du passé du groupe et des différentes connexions sociales qui ont pu être établies entre les ancêtres, son éloquence et la verve utilisées pour la circonstance sont une arme efficace pour convaincre de la nécessité de taire les querelles : nourri des souvenirs évoqués, chacun peut alors tempérer ses relents belliqueux.

Le groupe des « *sasale* » constitue une sorte de sentinelle collec-

tive de la société qui veille sur les comportements et les agissements individuels et collectifs. Leur fonction, en plus de mettre en garde contre les dérives sociales, est surtout de les dénoncer au grand jour par l'amplification publique des mauvais actes. Si certains comportements sont condamnés pour tous, l'indécence et l'impudeur sont proscrites pour certains groupes sous peine d'une sanction sociale dissolvante. La crainte qu'inspirent les *sasale* rappelle, au quotidien, à chaque membre du groupe sa place dans la société, ses droits et ses devoirs. Gendarmes » de la société, leur groupe constitue un maillon essentiel de la sécurisation des valeurs morales de la sociale : en plus d'y veiller donc, ils en assurent la censure sociale¹¹.

3.5. *Les formes traditionnelles de conciliabules*

Au-delà de l'image de l'arbre à palabres, ce grand baobab sous lequel se concertaient jadis, les anciens de la communauté des zones sahéliennes, en milieu zarma-soney, il existe d'autres cadres de conciliabule et de médiation. C'est souvent dans la cour ouverte de la mosquée que se reposent les fidèles, entre deux séances de prière, pour causer, pour échanger sur les questions qui touchent la vie de la communauté villageoise, pour « traiter » la rumeur ou pour donner des avis sur des conflits mineurs que l'on n'a pas toujours besoin de porter à la cour du chef politique. Les moins assidus à la mosquée peuvent aussi se retrouver, par affinité, sur les places publiques (« *bitinga* » ou « *ci ni ibayi* »¹²) qui sont de tradition dans presque tous les villages soney, particulièrement. Au cours de ces séances de causerie, divers sujets sont abordés allant des faits divers quotidiens et autres scandales si fréquents dans les communautés villageoises, aux questions d'actualité, qu'à l'évocation de faits historiques de la région. Les sujets évoqués peuvent aussi porter sur les litiges en cours dans le village, sur les règlements obtenus, refusés ou acceptés, sur les dérives et défiances des responsables et des anciens « égarés ». Même informelles, ce sont des instances qui traitent des problèmes « en première instance » et qui permettent de désamorcer des situations de crise et d'éviter qu'elles ne prennent de

11 Sur les « *sasale* », voir Jean Pierre Olivier de Sardan

12 « *ci ni ibayi* » signifie littéralement « dis librement ce que tu veux, sans restriction ou crainte ».

l'ampleur.¹³

Ces séances d'échanges libres constituent des soupapes d'échappement sociales puisqu'elles offrent à chacun la possibilité de « vider son sac » sans être inquiété, d'interroger pour mieux comprendre, de réagir pour informer ou pour se défouler. Elles permettent de décompresser l'atmosphère sociale et de prodiguer les premiers conseils, d'infliger les premiers avertissements, de sonner les premières alertes. De plus, l'information qui y est partagée permet de démultiplier le nombre de témoins informés des situations conflictuelles qui contribueront, en cas de besoin, à dénouer des crises, à entreprendre des médiations en privé et à faire des recommandations, informelles certes mais fort utiles.

3.6. *La religion*

En dehors des croyances communes profondément ancrées, l'islam comme les religions du terroir ont réussi, sur la durée, à inculquer des valeurs, des pratiques et des craintes qui participent largement à la formation de l'homme et de la quiétude sociale. Par exemple, chacun a appris que violer la « *amana* » entre individus, entre sous-groupes et avec les autres groupes ethniques ne pardonne jamais et que le bien est toujours récompensé (« *gomni ga hin zaari* ») alors que le mal attire toujours le mal ; chacun a intégré dans son subconscient la peur de l'au-delà et que, qui fait du mal à son prochain sur terre, en subira la sanction dans l'au-delà. De telles certitudes populaires contribuent à cimenter les bases d'une société apaisée.

Le rôle des marabouts et des imans est, de plus en plus, central tant l'islam a fini par s'imposer comme facteur de cohésion, de tolérance, de solidarité sociale. En face, ou en arrière-plan, les religions du terroir (*soñencetarey, holley*) continuent de résister à l'étouffement des nouvelles religions pour proposer des réponses immédiates à certains questionnements locaux (la colère de *Dongo* ou de *Harakoy*, etc.) : les sanctions étant parfois immédiates et radicales,

¹³ On reprochera ainsi à quelqu'un son adultère, son vol ou toute autre mauvaise pratique sociale, avant que le chef politique n'en soit informé.

elles inspirent plus de crainte que l'islam ou le christianisme qui « proposent » l'au-delà pour rendre justice.

Conclusion

Telle est l'école ouverte de la culture zarma-soney qui véhicule, depuis des millénaires, les valeurs par lesquelles le peuple se perpétue sa propre mémoire, son histoire, organise son quotidien et envisage l'avenir. Jusqu'à l'avènement des écoles arabe et européenne, sont ainsi enseignées œuvres littéraires, rhétorique, créations culturelles, histoire, géographie, sociologie, environnement, psychologie, philosophie et morale. Cette école n'est ni formelle ni contraignante. Elle n'a, généralement, pas de mur, d'emploi du temps rigoureux ou de calendrier saisonnier : l'enseignement y est donné en toutes circonstances et, généralement, sans discrimination. Mais, si elle a des moments et des circonstances de classe¹⁴, l'essentiel de l'éducation par les traditions est permanent, tout au long de la vie et des événements. Elle motive ainsi par son intérêt social et sa dimension éducative.

C'est par cette éducation traditionnelle que s'effectue la formation de l'homme, du citoyen en milieu zarma-soney. Sans en avoir préalablement fixé des objectifs, elle prépare les jeunes à l'apprentissage de l'universel, c'est-à-dire ce que sont les autres, comment en sont-ils à ce point, donc à l'élargissement de leur horizon social.

Lorsqu'ils sont valorisés et mis en œuvre, les éléments de la culture zarma-soney peuvent constituer de puissants vecteurs de paix, de non-violence et de coexistence pacifique pour renforcer la volonté et le désir de vivre ensemble. Ils peuvent, non seulement, freiner ou décourager les vellétés de belligérance, réduire les relents de rejet de l'autre, bannir les comportements individuels d'agressivité et/ou d'intolérance mais, surtout, ils peuvent pallier les lacunes du système éducatif actuel inadapté et mal conduit. On peut donc convenir, avec Souleymane Mahamane (2012 : 217) que, dans le contexte de construction démocratique en cours dans notre espace

14 Le soir, après le repas, pour les contes, par exemple.

fragilisé et menacé de toutes parts, la culture peut être d'un grand apport pour renforcer les conditions d'une coexistence pacifique et d'une compréhension mutuelle dans l'intérêt de la communauté. Il appartient aux pouvoirs publics de comprendre cette chance « naturelle », pour le Niger, pour bien l'exploiter.

En inculquant le sens des origines, la culture permet à chacun d'avoir une juste appréciation de sa place dans la société et de la place de sa collectivité dans le monde qui l'entoure. L'équilibre intellectuel et moral qui en découle pour le groupe peut lui faciliter l'ouverture au monde. C'est, en effet, la mémoire d'un groupe social qui donne à chacun de ses membres une pleine conscience de son appartenance audit groupe. Cela lui procure une confiance en lui-même et le moyen de bien penser son avenir. Sa participation au développement global, et même à l'universel, devient plus consciente et plus efficiente. Il faut donc offrir à la jeunesse la possibilité de s'approprier sa culture, pour la porter dans son quotidien, l'assumer dans sa conscience, la défendre aux avant-postes de l'universel et la vivifier pour la postérité : pour devenir un comportement permanent, le nationalisme s'est élaboré sur la durée, donc dans l'histoire.

Vivre sa culture permet à toute société d'être sûre d'elle-même, d'être consciente et fière de son passé et de forger et d'assumer sa propre identité. Cette conscience sécurise l'ouverture au monde de ladite société en rendant moins nocives les influences extérieures.

Bibliographie

ALI, Amadou Roufai. « La parenté à plaisanterie : essai d'analyse d'un patrimoine culturel nigérien ». *Etudes sahéliennes, Revue scientifique de la Faculté des Lettres et Sciences humaines (Sciences de l'Homme et de la Société)*, n° spécial juin 2012, pp.141-157.

BARKE, Adamou. « Le « cousinage à plaisanterie » : apprentissage ludique de mécanismes d'interactions sociales intercommunautaires rationnelles et pacifiques ». *Etudes sahéliennes, Revue scientifique de la Faculté des Lettres et Sciences humaines (Sciences de l'Homme et de la Société)*, n° spécial juin 2012, pp.193-211.

BARMOU, Madougou. « Le cousinage à plaisanterie au Niger : une pratique rationnelle qui participe à la cohésion sociale ». *Etudes sahéliennes, Revue scientifique de la Faculté des Lettres et Sciences humaines (Sciences de l'Homme et de la Société)*, n° spécial juin 2012, pp.13-26.

HAMIDOU TALIBI, Moussa. « Porter à l'universel les valeurs et principes pertinents des traditions des sociétés ouest-africaines pour une culture mondiale de la paix ». *Etudes sahéliennes, Revue scientifique de la Faculté des Lettres et Sciences humaines (Sciences de l'Homme et de la Société)*, n° spécial juin 2012, pp.63-77.

ISSA DAOUDA, Abdoul Aziz. « Fondements d'une unité sous-régionale à travers la mythologie songhay ». *Etudes sahéliennes, Revue scientifique de la Faculté des Lettres et Sciences humaines (Sciences de l'Homme et de la Société)*, n° spécial juin 2012, pp.219-227.

MAHAMANE, Souleymane. « Le cousinage à plaisanterie : un projet réhabilité ». *Etudes sahéliennes, Revue scientifique de la Faculté des Lettres et Sciences humaines (Sciences de l'Homme et de la Société)*, n° spécial juin 2012, pp.

MALLAM ISSA, Mahamane. « Parenté à plaisanterie et construction nationale au Niger ». *Etudes sahéliennes, Revue scientifique de la Faculté des Lettres et Sciences humaines (Sciences*

de l'Homme et de la Société), n° spécial juin 2012, pp.255-265.

NDIAYE, A. Raphaël. « Parenté plaisante et chaînes patronymiques pour la construction d'une citoyenneté transfrontalière en Afrique de l'Ouest ». *Etudes sahéliennes, Revue scientifique de la Faculté des Lettres et Sciences humaines (Sciences de l'Homme et de la Société)*, n° spécial juin 2012, pp.79-109.

NIANG, Ibrahim Abdou Salam. « Excès de langage et critiques acerbes comme expression voilée de la sympathie vis-à-vis d'autrui ». *Etudes sahéliennes, Revue scientifique de la Faculté des Lettres et Sciences humaines (Sciences de l'Homme et de la Société)*, n° spécial juin 2012, pp.123-149.

OLIVIER de SARDAN, Jean-Pierre. *Quand nos pères étaient captifs ... Récits paysans du Niger*. Paris, Nubia, 1976, 188p..